

André Guyaux

Un autobiographe manqué?

Il y a deux manières de considérer le rapport de Baudelaire à l'autobiographie. La première est de s'en tenir au fait qu'il n'a jamais écrit ses mémoires, qu'il n'a jamais tenu de journal intime et que le livre de confessions dont il a rêvé est resté à l'état de notes éparses. Après le procès des *Fleurs du Mal*, le poète incriminé et condamné développe un projet d'autoréhabilitation. Il veut lever le malentendu dont il se croit victime : les juges, et à travers eux toute une société française, n'ont pas voulu comprendre que son livre était une allégorie du mal, décrivant l'homme tel qu'il est – l'homme de la *chute*. Ils n'ont pas voulu comprendre qu'il n'était qu'un poète théologique et réaliste, comme Dante l'avait été en décrivant l'Enfer. Réaliste à sa manière, bien sûr, au sens où le réel donne accès à l'idéal. Il conçoit donc le projet de lever ce malentendu, de dire sa vérité à son siècle et au pays de pharisiens et d'hypocrites où il a eu le malheur de naître. Car la France déteste les poètes et la poésie. Il n'a cessé de l'affirmer. À la fin de sa vie, il le rappelle encore à Ancelle (son tuteur financier) : « *La France a HORREUR de la poésie, de la vraie poésie* » (lettre du 18 février 1866). De là l'idée de raconter sa vie de poète persécuté, de publier un livre d'histoires vécues et de vengeance, où il entasserait ses « colères » (lettre à sa mère, 1^{er} avril 1861). Pour ce livre, il a trouvé un titre dans les *Marginalia* de Poe : *Mon cœur mis à nu*. Un beau titre, mais un titre en porte-à-faux : se venger du monde, ce n'est pas précisément mettre son cœur à nu. Et d'ailleurs Edgar Poe précisait bien qu'un tel dessein, celui de mettre vraiment son cœur à nu dans un livre, était impossible, que l'encre et la plume de l'auteur qui s'engagerait dans cette téméraire initiative au-delà de l'intime brûlerait le papier. Mais Baudelaire tenait à ce projet paradoxal et fou, qui devient « la vraie passion de [s]on cerveau » (lettre à sa mère, 3 juin 1863).

De ce livre inabouti, *Mon cœur mis à nu*, il ne reste que des notes, que Baudelaire a prises sur des bouts de papier, des notes souvent brèves, parfois même lapidaires. Il les accumule. Il les emporte dans son exil à Bruxelles en avril 1864 et les rapatrie quand il rentre à Paris en juin 1866. Elles sont alors dans une malle, avec le reste de ses manuscrits. Même s'il a pu prétendre le contraire, il n'a jamais entrepris de les classer, ni de développer tel chapitre, dont nous n'avons que l'esquisse ou même simplement le sujet. De ce livre rêvé, trop rêvé sans doute, pas un chapitre ne sera écrit. Baudelaire avait prévu, entre autres, un chapitre sur la « canaille littéraire », un autre sur les éditeurs et directeurs de presse, un autre sur ses juges, un développement sur George

* André Guyaux – Professeur à l'Université Paris-Sorbonne

Sand, qu'il déteste, sur les affiliés de la religion du progrès, cette « doctrine de paresseux ». Il avait prévu d'agrémenter son récit de quelques « jolis portraits ». Et de quelques anecdotes édifiantes. Il en a ébauché quelques-unes, comme celle qui raconte sa mésaventure avec la princesse de Metternich, ardente wagnérienne comme lui, mais qui, « quoique princesse », s'est abstenue de le remercier de la plaquette sur *Tannhäuser* qu'il lui avait offerte : il voulait faire de cette petite mésaventure un apologue des « mœurs du XIX^e siècle ». Dans le tableau qu'il préméditait de son siècle, il allait régler ses comptes, dire leur fait aux guides intellectuels de la nation, comme Voltaire, qui « haïssait le mystère », ou comme Molière, dont le *Tartuffe* n'est rien d'autre qu'un pamphlet. Les « jolis grands hommes du jour » n'auraient pas été épargnés. Il préméditait un portrait-charge d'Ernest Feydeau, romancier à la mode, auteur d'un best-seller, *Fanny*, dont le succès avait dépassé celui de *Madame Bovary* ! S'il avait prévu, dans cet amalgame d'allergies, de parler quand même un peu de lui, c'eût été pour analyser rétrospectivement son « ivresse » révolutionnaire en février et en juin 1848 : quinze ans plus tard, il n'y voit que le « goût de la vengeance », qu'il aurait exercé, le fusil à la main, contre la monarchie de Juillet et contre le général Aupick, son beau-père, suppôt du régime.

À la mort du poète, sa mère a conservé toutes ces notes. Les a-t-elle lues ? Elle les a sauvegardées en tout cas, considérant que tout ce qui venait de son fils était sacré. L'éditeur des *Fleurs du Mal*, Auguste Poulet-Malassis, en a ensuite hérité. Il a sommairement classé ces petits bouts de papier en les collant sur de grandes feuilles de support. En 1887, vingt ans après la mort de Baudelaire, Eugène Crépet les a publiées dans un volume d'*Œuvres posthumes*, – en faisant quelques économies de bienséance ou de prudence, celle par exemple des quolibets accablant George Sand.

*

Une autre manière de considérer le rapport de Baudelaire à l'autobiographie est de faire l'impasse sur ces confessions avortées et de lire son œuvre, en vers et en prose, comme un récit de vie. D'une vie intellectuelle, certes, faite de souvenirs, de sensations et d'émotions, mais la vraie vie n'est-elle pas celle-là ? Et du reste, comme pour tous les poètes, il n'est pas une syllabe de ce que Baudelaire a écrit qui ne reflète intimement son existence. L'intimité manquée de *Mon cœur mis à nu*, elle imprègne les vers de *Les Fleurs du Mal* et la prose poétique du *Spleen de Paris*. Elle était déjà dans *La Fanfarlo*, une de ses premières publications, une nouvelle dont le héros, Samuel

Cramer, est un hétéronyme de Baudelaire. Que raconte *La Chambre double* – un poème du *Spleen de Paris* où la même chambre est le lieu du rêve et le lieu du réveil – sinon une histoire vécue, une histoire banale peut-être : quel est celui d’entre nous qui n’a pas regretté l’évaporation de son rêve lorsque le lendemain matin – le « terrible lendemain », comme dit Baudelaire dans *Les Paradis artificiels* – le rappelle à la terrible réalité : « La chambre paradisiaque, l’idole, la souveraine des rêves, la *Sylphide*, comme disait le grand René, toute cette magie a disparu au coup brutal frappé par le Spectre. » Et « le Spectre » en question, c’est la vie de tous les jours, c’est la vie d’un poète et la vie d’un homme ordinaire, la vie d’un publiciste en mal de copie et d’un Parisien endetté : « C’est un huissier qui vient me torturer au nom de la loi ; une infâme concubine qui vient crier misère et ajouter les trivialités de sa vie aux douleurs de la mienne ; ou bien le saute-ruisseau d’un directeur de journal qui réclame la suite du manuscrit. »¹ *Le Spleen de Paris* est une autobiographie éclatée, avec ses petits récits, où la rue parisienne, la foule et les cafés des boulevards se recréent. La capitale du Second Empire est en pleine restructuration. Le poète y entrevoit la *modernité*, ce spectre plus aimable, qu’il tente d’apprivoiser.

Tout ce que nous pouvons reconstituer de la vie de Baudelaire à partir de son œuvre n’est pas complet, bien sûr, mais quelle autobiographie le serait ? L’ensemble reste très fragmenté, et d’autant plus captivant, comme dans ces « Tableaux parisiens » des *Fleurs du Mal*, qui sont des tableaux animés de la vie parisienne. Et des témoignages. En particulier les trois grands poèmes dédiés à Victor Hugo, *Le Cygne*, *Les Sept Vieillards* et *Les Petites Vieilles*. Baudelaire, dans *Le Cygne*, donne son idée du choc des âges, entre le « vieux Paris », qui « n’est plus », et les travaux d’Hausmann, qui dessinent le nouveau plan de la métropole. Le poète voit ce qui disparaît comme il revoit, dans le film de sa mémoire, ce qui a disparu, ce qu’il a perdu. *Les Fleurs du Mal* s’ouvrent à des souvenirs d’enfance, au « vert paradis des amours enfantines », à l’inoubliable vision de la petite maison de Neuilly, où l’enfant a vécu seul avec sa mère entre la mort de son père et le fatal remariage. L’essence même de la vie de Baudelaire est dans ces quelques vers :

Je n’ai pas oublié, voisine de la ville,
Notre blanche maison, petite mais tranquille
Sa Pomone de plâtre et sa vieille Vénus
Dans un bosquet chétif cachant leurs membres nus,

¹ « La chambre double » Voir : BAUDELAIRE, Charles. *Œuvres complètes*, I, Paris, Gallimard, 1975, Col. « Bibliothèque de La Pléiade », p. 280-282. [N. Edit.]

Et le soleil, le soir, ruisselant et superbe,
Qui, derrière la vitre où se brisait sa gerbe,
Semblait, grand œil ouvert dans le ciel curieux,
Contempler nos dîners longs et silencieux,
Répandant largement ses beaux reflets de cierge
Sur la nappe frugale et les rideaux de serge.²

Comme elle est dans quelques lettres. Car c'est là aussi, dans la merveilleuse correspondance du poète, que tout est dit de sa vie. Dans cette lettre à sa mère de mai 1861, par exemple – il a quarante ans et sa santé va bientôt décliner :

Il y a eu dans mon enfance une époque d'amour passionné pour toi; écoute et lis sans peur. Je ne t'en ai jamais tant dit. Je me souviens d'une promenade en fiacre ; tu sortais d'une maison de santé où l'on t'avait reléguée, et tu me montras, pour me prouver que tu avais pensé à ton fils, des dessins à la plume que tu avais faits pour moi. Crois-tu que j'aie une mémoire terrible ?



² Voir: BAUDELAIRE, Charles. *Œuvres complètes*, I, Paris, Gallimard, 1975, Col. "Bibliothèque de La Pléiade", p. 99. [N. Edit.]

REFERÊNCIAS

BAUDELAIRE, Charles. **Œuvres complètes** I, Paris, Gallimard, ", 1975. Col. Bibliothèque de La Pléiade.

_____. **Pequenos poemas em prosa**. Trad. Aurélio Buarque de Holanda. 3ª ed. Rio de Janeiro: Editora Nova Fronteira, 1977.